

La guerre sur le front de l'Est

SUITE DE LA PREMIERE PAGE

Deux boyaux qui se rejoignent à droite et à gauche furent pris d'assaut ce qui eut pour résultat une brèche, large d'environ 600 mètres fut pratiquée dans la ligne Staline. Peu de temps après, les troupes allemandes qui suivaient les premières, parvinrent encore à élargir sérieusement cette brèche.

NIDS DE RESISTANCE ANEANTIS

Berlin, 14. — Tandis que des Stukas allemands bombardaient les puissantes fortifications de la ligne Staline dans le secteur du Dnieper, des troupes de l'infanterie d'assaut attaquaient de leur côté les nids de résistance bolchevistes près de Mohilev-Podolski.

A peine les fantassins allemands avaient-ils cependant traversé le Dnieper qu'ils furent subitement frappés par l'artillerie et de mitrailleuses.

Une troupe d'assaut passa à gué une contrée particulièrement marécageuse et, ayant souvent de la difficulté à la pointer, parvint à atteindre, en s'abritant derrière un épais taillis de roseaux, les confins du village.

S'étant retranchée dans une ferme, la troupe d'assaut allemande tint les autres nids de résistance soviétiques sous son feu jusqu'au moment où d'autres formations d'infanterie parvinrent à prendre pied dans le village.

LA « LUFTWAFFE » DÉTRUIT D'IMPORTANTES VOIES FERREES

Berlin, 14. — Le 13 juillet, l'armée aérienne allemande opérant avec des escadrilles d'avions de combat de chasse et torpilleurs, a attaqué à l'est de Vitebsk, dans le secteur des troupes soviétiques qui ont été battues à la ligne Staline.

Les bolchevistes ont subi des pertes considérables en hommes, armement lourd et matériel roulant. De nombreux chars blindés, des batteries d'artillerie ainsi qu'un train blindé soviétique ont été mis hors de combat.

Les lignes de chemin de fer de la région de Smolensk (Leningrad) et Smolensk qui avaient déjà été coupées, ont été, une nouvelle fois, attaquées le 13 juillet par l'armée aérienne allemande. Ces lignes ont été coupées en de nombreux endroits.

En outre, les objectifs militaires de la ville de Kiev ont subi un bombardement destructeur. Des magasins et des entrepôts ont été incendiés. L'usine hydraulique a été détruite. L'aviation a réussi à faire décoller plusieurs avions, ce qui a empêché des transports de troupes.

167 AVIONS BOLCHEVISTES DÉTRUITS

Berlin, 14. — En combats aériens et par suite de l'envol de la D.C. des Bolchevistes ont perdu le 13 juillet, 82 avions. Des avions de combat allemands ont détruit sur des aérodromes soviétiques 85 appareils, de sorte que les Bolchevistes ont perdu, au total, 167 avions.

LA PERCÉE DE LA LIGNE STALINE

Berlin, 14. — L'agence « D.N.B. » apprend, en complément au communiqué de ce jour, que la percée de la ligne Staline par les troupes allemandes a démontré que l'armée du Reich comme ce fut déjà si souvent le cas, s'est à nouveau montrée maîtresse dans l'art de venir à bout de systèmes de défense élevés d'après un plan préconçu durant la paix. Presque tous les pays avaient construit semblables lignes de fortifications, car l'expérience de la guerre mondiale avait démontré que le vieux système de fortresses isolées pouvait être dépassé.

L'Union Soviétique créa également à ses frontières septentrionales, en 1939 un ensemble défensif semblable, tourné vers l'Europe, et qui fut nommé par après ligne Staline.

Par la percée de la ligne Staline, par l'armée allemande, la dernière construction fortifiée qui existait encore sur le continent européen.

Les Finlandais poursuivent leur marche en avant

Helsinki, 14. — Le haut-commandement de l'armée finlandaise communique : Dans le secteur Ladoga-Carelle, nos troupes sont passées à l'offensive contre les positions fortifiées de l'adversaire. Malgré une résistance acharnée de l'ennemi, elles pénétrèrent en beaucoup de endroits les fortifications soviétiques. Mettant leur succès à profit, nos troupes ont pénétré profondément dans les positions arrière de l'ennemi : à certains endroits, elles sont arrivées à 60 km. en la frontière actuelle. La marche en avant continue.

LES HONGROIS A LA POURSUITE DES BOLCHEVISTES

Budapest, 14. — Le chef de l'état-major général des Hongrois communique : Nos détachements rapides continuent la poursuite de l'ennemi.

L'EMPREINTE DU DIEU

Par Maxence VAN DER MEERSCH

Et toute cette exubérance cessa brusquement lorsque de nouveau sonnèrent les cloches et que les battants du portail de l'église s'élevèrent. Le processionnaire, chamarré, éblouissant d'or, de volours somptueux, Dais, statues, cierges allumés, fleurs, rameaux verts, étoles blanches et soutanes rouges, chausseries brodées, s'ouvraient passage à travers la foule dense et respectueuse, et soudain suspendus dans sa formidable galé, Et quand, sous un dais plus haut, un dais blanc semé d'étoiles d'or, le curé parut, lent et recueilli, un ostensorio flamboyant dans les mains, levant le Dieu-Hostie sur la foule, un silence énorme figea ce peuple brutal.

L'ostensorio avançait porté par le prêtre, comme s'il eût été sur cette masse. Un cortège de fermiers, d'hommes des campagnes, montant de lourds chevaux brabançons, lui faisait une garde d'honneur, une escorte médiévale. On enten-

dit tinter, grêle et faible, la petite sonnette de l'enfant de chœur. Et l'on eût dit qu'une main pesante courbait cette coule sous le prêtre. Les hommes, découverts, les femmes, à genoux, inclinaient la tête et se signaient. Et il y en avait qui se signaient la face.

La procession défilait tout autour de la place, revint devant le portail, entra dans la grande nef... Et, d'un seul coup, le vocable se déchaina de nouveau, un concert, une tempête de affilements, de musiques, de cris, une clameur géante monta jusqu'au ciel, tandis qu'au vent joyeux, dans le flamboyant soleil de mai, s'agitait les draperies chamarrées de combattants de Beyrouth et de toute la colonie, à qui il demanda de ne pas désespérer des destinées de la France.

L'OCCUPATION DE L'ISLANDE

SUITE DE LA PREMIERE PAGE

Cela ressort le plus clairement de la nouvelle formule du Président, déclare le publiciste allemand bien connu, selon laquelle aucune frontière d'hémisphère n'est susceptible de limiter d'une façon quelconque la défense des Etats-Unis.

Le Dr Megerli poursuit : « Suivant cette formule, tout Etat est menacé, qui, le malheur de posséder des territoires que Roosevelt juge pouvoir convenir comme base. »

Cela est surtout vrai pour l'Islande. Ici uniquement des motifs de politique intérieure (des Américains de souche irlandaise) ont retenu jusqu'à présent le Président d'exiger la cession de bases navales et d'aérodromes.

De même le Portugal, l'Espagne et la France, cette dernière à cause de l'intérêt que Roosevelt porte à Dakar, sont exposés aux menaces des Etats-Unis.

On se rend donc compte que toute la zone européenne, du Nord au Sud, est menacée par la convoitise et le manque de scrupules de Roosevelt et, outre la zone européenne, l'Amérique centrale, l'Amérique du Sud et l'Extrême-Orient.

Toutes ces zones peuvent s'étendre, à tout moment, à des agressions américaines sur leurs sphères actuelles d'influence. Etant donné que, suivant Roosevelt, la sécurité de l'hémisphère occidental ne sera, semble-t-il, assurée que lorsqu'il aura incorporé le monde entier, à la sphère d'autorité américaine.

Le Dr Megerli s'occupe ensuite des conséquences que le monde a à tirer de ces ambitions de Roosevelt et déclare :

« A présent, le monde sait définitivement ce qui l'attend. Plus le Président se montrera agressif et fomenteur de troubles, plus le monde devra faire preuve de résistance unanime et décidée, afin de contenir dans de justes limites l'impérialisme agressif de cet homme. »

« Aux populations du Levant, à la suite d'une agression injustifiée et victorieuse d'une partie de la France, va subir au Levant une éclipse aussi douloureuse pour elle que pour vous. A vous qui lui avez confié votre destin, il demeure profondément liée et elle affirme sa reconnaissance pour votre fidélité. Quel que doive être l'insupportable avenir, gardez vos yeux sur le monde et soyez-en fiers. Plus de cent avions prirent part à ces engagements, au cours desquels, comme on le sait, quatre appareils britanniques furent abattus, tandis que tous les avions italiens rentrèrent à leur base. »

L'AVIATION DU REICH BOMBARDE DES POSITIONS ANGLAISES A TOBRUK ET SIDI-BARANI

Berlin, 14. — Au cours de la journée de dimanche, des avions de combat allemands ont attaqué avec grand succès des positions d'artillerie ennemie près de Tobrouk.

En même temps, des avions de chasse ont détruit, au cours d'une attaque dirigée contre une colonne de véhicules automobiles ennemie à l'arrêt près de Sidi-el-Barani, plusieurs véhicules qui furent incendiés par le tir des canons et des mitrailleuses de bord.

NEUF AVIONS BRITANNIQUES ABATTUS SUR LE LITTORAL DE LA MANCHE

Berlin, 14. — Au cours de tentatives d'attaques exécutées ce matin contre le littoral de la Manche par des avions de combat britanniques escortés par des chasseurs, des avions de chasse allemands ont abattu neuf appareils anglais, parmi lesquels quatre avions de combat. Une escadrille de Bristol-Blenheim a été complètement anéantie près du Havre. Au total, la moitié des avions de combat ont péri sous le feu des mitrailleuses et des canons des avions de chasse allemands.

RAID ANGLAIS SUR L'ALLEMAGNE

Berlin, 14. — Quelques avions britanniques ont survolé, la nuit dernière, l'ouest de l'Allemagne.

Des dégâts insignifiants ont été causés dans les quartiers habités de diverses localités.

Des avions de chasse allemands ont abattu un appareil ennemi.

UN MONITOR ANGLAIS COULÉ

Amsterdam, 15. — L'amirauté anglaise a communiqué que le monitor anglais « Auckland » a été coulé le 13 juillet par les membres de l'équipage ont été avertis.

Le « Auckland » jaugeait 12.000 tonnes et avait été construit en 1938.

LES DÉCLARATIONS DE M. DE BRINON

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

« Aujourd'hui, poursuit-il, en présence de la guerre, les communistes et les gaullistes s'unissent aux Anglais. »

« Chaque jour amène la preuve que la propagande de nos ennemis autres est payée par l'Angleterre, c'est-à-dire par l'Intelligence Service. »

« Mais à présent tous les camps combattants de Beyrouth et de toute la colonie, à qui il demanda de ne pas désespérer des destinées de la France. »

« C'est dans l'après-midi qu'eut lieu chez Gomar l'Joens la partie de coqs. A deux heures d'avance, le cabaret était plein. On attendait, la partie en l'honneur de la France. On demandait les cartes pour un

jeu de piquet. On s'essaya aux flèches, aux boules, au javelot. Devant la porte, on jouait aux dés, au bouchon. Tous ces gens-là semblaient ne pouvoir laisser leurs mains oisives. Il fallait, comme de l'alcool à leur palais, la fièvre du jeu en leur esprit. Ils jouaient, non comme on se distrait, mais comme on se bat, avec passion, une espèce de rage muette, de fureur de la lutte et du gain, qui tendait leurs traits durs et leur faisait des masques violents et tourmentés. »

Karelina pompait de la bière au comptoir et Charlet, le petit voisin, en blouse blanche, portait de table en table, les chopes de bière dans un panier. Gomar, sur la banquette, parmi les autres, muet, tendu, une espèce de fureur du jeu sur le visage, abattait ses atouts, et sondait du regard, par instant, le visage contracté de ses adversaires. Et tout un groupe les regardait faire, parce que l'enjeu était gros. »



Près des aviateurs allemands en Afrique du Nord. (Ph. Graphopresse)

LES ÉVÉNEMENTS DE SYRIE

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

Le Maréchal Pétain a adressé dans les territoires sous mandat les deux messages suivants :

Aux troupes du Levant, « Après un mois de lutte acharnée, mais trop inégale, il vous faut déposer les armes. La France, qui n'a cessé de vous suivre dans cette guerre injuste avec amour et avec fierté, s'incline devant votre sacrifice. Vous continuerez à lui témoigner dans ces jours de détresse, votre dévouement loyalisme que vous avez dans les combats immortalisé avec votre sang. La nation vous en sera reconnaissante. »

« Aux populations du Levant, à la suite d'une agression injustifiée et victorieuse d'une partie de la France, va subir au Levant une éclipse aussi douloureuse pour elle que pour vous. A vous qui lui avez confié votre destin, il demeure profondément liée et elle affirme sa reconnaissance pour votre fidélité. Quel que doive être l'insupportable avenir, gardez vos yeux sur le monde et soyez-en fiers. Plus de cent avions prirent part à ces engagements, au cours desquels, comme on le sait, quatre appareils britanniques furent abattus, tandis que tous les avions italiens rentrèrent à leur base. »

L'AVIATION DU REICH BOMBARDE DES POSITIONS ANGLAISES A TOBRUK ET SIDI-BARANI

Berlin, 14. — Au cours de la journée de dimanche, des avions de combat allemands ont attaqué avec grand succès des positions d'artillerie ennemie près de Tobrouk.

En même temps, des avions de chasse ont détruit, au cours d'une attaque dirigée contre une colonne de véhicules automobiles ennemie à l'arrêt près de Sidi-el-Barani, plusieurs véhicules qui furent incendiés par le tir des canons et des mitrailleuses de bord.

NEUF AVIONS BRITANNIQUES ABATTUS SUR LE LITTORAL DE LA MANCHE

Berlin, 14. — Au cours de tentatives d'attaques exécutées ce matin contre le littoral de la Manche par des avions de combat britanniques escortés par des chasseurs, des avions de chasse allemands ont abattu neuf appareils anglais, parmi lesquels quatre avions de combat. Une escadrille de Bristol-Blenheim a été complètement anéantie près du Havre. Au total, la moitié des avions de combat ont péri sous le feu des mitrailleuses et des canons des avions de chasse allemands.

RAID ANGLAIS SUR L'ALLEMAGNE

Berlin, 14. — Quelques avions britanniques ont survolé, la nuit dernière, l'ouest de l'Allemagne.

Des dégâts insignifiants ont été causés dans les quartiers habités de diverses localités.

Des avions de chasse allemands ont abattu un appareil ennemi.

UN MONITOR ANGLAIS COULÉ

Amsterdam, 15. — L'amirauté anglaise a communiqué que le monitor anglais « Auckland » a été coulé le 13 juillet par les membres de l'équipage ont été avertis.

Le « Auckland » jaugeait 12.000 tonnes et avait été construit en 1938.

LES DÉCLARATIONS DE M. DE BRINON

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

« Aujourd'hui, poursuit-il, en présence de la guerre, les communistes et les gaullistes s'unissent aux Anglais. »

« Chaque jour amène la preuve que la propagande de nos ennemis autres est payée par l'Angleterre, c'est-à-dire par l'Intelligence Service. »

« Mais à présent tous les camps combattants de Beyrouth et de toute la colonie, à qui il demanda de ne pas désespérer des destinées de la France. »

« C'est dans l'après-midi qu'eut lieu chez Gomar l'Joens la partie de coqs. A deux heures d'avance, le cabaret était plein. On attendait, la partie en l'honneur de la France. On demandait les cartes pour un

jeu de piquet. On s'essaya aux flèches, aux boules, au javelot. Devant la porte, on jouait aux dés, au bouchon. Tous ces gens-là semblaient ne pouvoir laisser leurs mains oisives. Il fallait, comme de l'alcool à leur palais, la fièvre du jeu en leur esprit. Ils jouaient, non comme on se distrait, mais comme on se bat, avec passion, une espèce de rage muette, de fureur de la lutte et du gain, qui tendait leurs traits durs et leur faisait des masques violents et tourmentés. »

Karelina pompait de la bière au comptoir et Charlet, le petit voisin, en blouse blanche, portait de table en table, les chopes de bière dans un panier. Gomar, sur la banquette, parmi les autres, muet, tendu, une espèce de fureur du jeu sur le visage, abattait ses atouts, et sondait du regard, par instant, le visage contracté de ses adversaires. Et tout un groupe les regardait faire, parce que l'enjeu était gros. »

DANS LA RÉGION

LE 14 JUILLET...

HAZEBROUCK

bombardée par l'aviation anglaise

TROIS BOMBES ONT ÉTÉ JETÉES SUR L'HOPITAL CIVIL

On déplore un mort et dix-huit blessés parmi la population

Hazebrouck, 14. — Durant la journée des fêtes du 14 juillet, la paix fut à nouveau troublée par une attaque de l'aviation anglaise. Comme tous les Français, la population de Hazebrouck passait les fêtes nationales en se reposant et se réunissant avec calme et dignité, suivant en cela l'appel du maréchal Pétain.

Brusquement, les sirènes se mirent à hurler. Quelques instants après, des douzaines de bombes pleuvaient sur la petite ville. L'effet dévolut à nouveau le manque total de bon sens de cette attaque et son caractère terroriste car dans Hazebrouck et sa banlieue lointaine, il n'y a ni but militaire ni but important pour l'économie de guerre.

Quand la population remonta des caves, elle trouva l'hôpital, qui est rempli de civils, touché par trois bombes. Une école de garçons et un certain nombre d'habitations pauvres étaient détruites. A l'hôpital, les blessés furent soignés avec un courage et une sollicitude qui ont été admirés par tous ceux qui ont vu les blessés.

Le bombardement de l'hôpital identifié avec neteté par la Croix-Rouge de Genève ajoutée à cet acte monstrueux perpétré avec un courage et une sollicitude qui ont été admirés par tous ceux qui ont vu les blessés.

« C'est le sixième bombardement, depuis peu de temps, qui a été effectué par l'aviation anglaise sur la ville de Hazebrouck. Un mort et dix-huit blessés, appartenant tous à la population civile, sont à déplorer. Après tant d'autres, ce triste bilan soulève l'indignation et montre à quel point l'Angleterre s'inquiète peu des vies humaines. Hazebrouck, paisible cité des Flandres, ne comprend aucun objectif militaire, ce qui souligne davantage la cruauté et horrible agression contre des hommes, des femmes, des vieillards et des enfants sans défense. »

Le recensement professionnel des prisonniers

Vichy, 15. — La principale préoccupation des prisonniers est de savoir si au moment de leur libération ils retrouveront du travail dans la profession qu'ils exerçaient avant la guerre. Cette préoccupation n'a pas échappé au gouvernement qui a déjà pris un certain nombre de mesures pour la réintégration des prisonniers dans l'économie du pays. Parmi ces mesures l'une des plus urgentes consistait à dresser la liste des activités des prisonniers avant leur mobilisation.

Le commissariat à la lutte contre le chômage a été chargé d'effectuer le recensement professionnel des prisonniers. Son retour a été fait dans les camps d'internement. Mais le recensement sera fait aussi auprès des familles en collaboration étroite avec la Légion des Combattants. Cette enquête a déjà commencé dans trois départements : les Alpes, la Loire, pour son caractère agricole, et le Lot pour son caractère agricole.

Dès que la procédure assurée sera au point, ce recensement sera étendu au reste de la zone non occupée et à l'Afrique du Nord. Une action parallèle est envisagée en zone occupée.

« ROOSEVELT EST PRÊT A METTRE LE FEU AUX POUDRES »

Stockholm, 14. — Le correspondant du journal « Aftonbladet » introduit dans des cercles qui touchent de près au Président Roosevelt, publie un article sous le titre : « Roosevelt est prêt à mettre le feu aux poudres ». Il y déclare que Roosevelt a l'intention d'amener aussi vite que possible l'état de guerre avec l'Allemagne.

A cette fin, les unités de la flotte des Etats-Unis arrivent à propos de donner le feu sans avertissement à tout sous-marin. Tout avion et tout navire de guerre allemand signalé cette agression américaine en Allemagne, le gouvernement des Etats-Unis a l'intention de déclarer qu'il y a confusion avec des forces armées anglaises. Dans le cas où l'attaque américaine déclencherait une riposte allemande, Roosevelt envisage une attaque allemande et proclamerait l'état de guerre sans en référer au Congrès.

LE SERVICE MILITAIRE VA ÊTRE PROLONGÉ AUX ETATS-UNIS

Washington, 15. — L'Associated Press annonce, à propos de l'entretien que le Président Roosevelt a eu avec sept représentants démocrates et deux délégués républicains, que Roosevelt a promis aux membres influents du Sénat et de la Chambre des Représentants, et relatif à la prolongation du service militaire, qu'il abolirait de l'interdiction d'envoyer des troupes américaines en dehors de l'hémisphère occidental, qu'on s'est mis d'accord pour amener le Congrès à donner à Roosevelt le pouvoir de décider sur la question de la prolongation du service militaire.

187 GRÈVES AUX ETATS-UNIS

Washington, 14. — Une statistique publiée par le département de la Guerre signale que pendant les six premiers mois de cette année, il y a eu dans les industries de défense nationale, 187 grèves, d'une durée moyenne de onze jours chacune, et ayant provoqué une perte globale de 2.458.158 heures de travail.

LES OPÉRATIONS MILITAIRES

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

Le communiqué italien

Rome, 14. — Le Quartier Général des Forces armées combattantes : En Afrique du Nord, sur le front de Tobrouk, un détachement ennemi a été mis en fuite par le feu de notre artillerie.

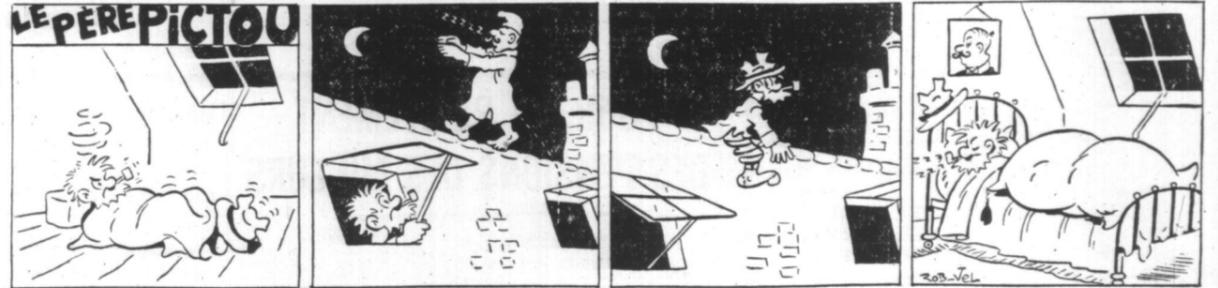
Des escadrilles germano-italiennes ont bombardé les positions ennemies et incendié des dépôts dans la région de Marsa-Matruh.

D'autres attaques ont été dirigées contre des batteries d'artillerie, des entrepôts de ravitaillement, des concentrations de véhicules automobiles et des installations maritimes à Tobrouk.

Deux appareils britanniques qui tentaient d'attaquer Tripoli ont été abattus en flammes par nos chasseurs, en pleine mer.

Des avions ennemis ont bombardé quelques localités de l'île de Rhodes. Les dégâts sont insignifiants.

En Afrique orientale, vive activité d'artillerie dans le secteur de Dolchehit.



— Il est tranquille ? demanda Karelina.

— Il boit beaucoup de bière, dit Charlet.

— Il descendait, un moment après, annonça que le premier coq de Gomar avait battu », et perdit...

Karelina sortit sur le seuil, respira un moment l'air frais du dehors. Il y avait devant le cabaret cinq ou six couples qu'elle regardait vaguement. Elle pensait à ce qu'avait dit Charlet : « Il boit beaucoup ». Et l'inquiétude l'oppressait.

« Si on pouvait être demain », se disait-elle.

L'idée de passer avec une brute vive la gaucheté. Ainsi, jamais, jamais il ne changerait...

Une brusque montée de clameurs, sur sa tête, la fit tressaillir.

« Vas-y ! vas-y ! Il vient ! La patte cassée ! Hardi ! hardi ! Vingt francs sur Roulers ! »

Et de se dire que tous ces gens palpitent ainsi autour de l'agonie d'une bête, la soulève d'une nausée de dégoût. Elle regardait le chemin, sinuex et gris, paré de pierres rondes, qui grimpaient le court coteau, et plongeait de l'autre côté. Et elle se rappelait cette

— Il est tranquille ? demanda Karelina.

— Ca barde, dit Charlet qui redescendait, son panier de chopes vides au bras. Fait soif, là-haut.

De fait, un rumeur emplissait le grenier, à croire que le cabaret allait couler.

Karelina, sans répondre, remplissait le panier, rinçait les verres. Et Charlet, remonta. Elle avait peur de ces jeux. Toute cette violence l'effrayait. Elle préférait rester en bas, dans son comptoir, à écouter de loin le déroulement de la partie. Elle en connaissait les étapes, le silence avant la mise au parc, les cris brefs, les paris qui montent en tumulte, les jurons, de courts arrêts où l'émotion étrange tout le monde, de brusques surcharges de véhémence, et la clameur triomphante saluant la victoire du plus fort.

— Encore une, pensait Karelina, en regardant l'horloge.

Et Charlet revenait remplir son panier vide.

La bataille était rude. A quatre heures, les deux clans étaient à égalité. Cinq victoires à chacun. Il régnait là-haut une fièvre dont Charlet enthousiasme, apportait les échos. Les coqs de Gomar n'avaient pas encore battu à l'heure du dîner.

— Il est tranquille ? demanda Karelina.

— Il boit beaucoup de bière, dit Charlet.

— Il descendait, un moment après, annonça que le premier coq de Gomar avait battu », et perdit...

Karelina sortit sur le seuil, respira un moment l'air frais du dehors. Il y avait devant le cabaret cinq ou six couples qu'elle regardait vaguement. Elle pensait à ce qu'avait dit Charlet : « Il boit beaucoup ». Et l'inquiétude l'oppressait.

« Si on pouvait être demain », se disait-elle.

L'idée de passer avec une brute vive la gaucheté. Ainsi, jamais, jamais il ne changerait...

Une brusque montée de clameurs, sur sa tête, la fit tressaillir.

« Vas-y ! vas-y ! Il vient ! La patte cassée ! Hardi ! hardi ! Vingt francs sur Roulers ! »

Et de se dire que tous ces gens palpitent ainsi autour de l'agonie d'une bête, la soulève d'une nausée de dégoût. Elle regardait le chemin, sinuex et gris, paré de pierres rondes, qui grimpaient le court coteau, et plongeait de l'autre côté. Et elle se rappelait cette

— Il est tranquille ? demanda Karelina.

— Ca barde, dit Charlet qui redescendait, son panier de chopes vides au bras. Fait soif, là-haut.

De fait, un rumeur emplissait le grenier, à croire que le cabaret allait couler.

Karelina, sans répondre, remplissait le panier, rinçait les verres. Et Charlet, remonta. Elle avait peur de ces jeux. Toute cette violence l'effrayait. Elle préférait rester en bas, dans son comptoir, à écouter de loin le déroulement de la partie. Elle en connaissait les étapes, le silence avant la mise au parc, les cris brefs, les paris qui montent en tumulte, les jurons, de courts arrêts où l'émotion étrange tout le monde, de brusques surcharges de véhémence, et la clameur triomphante saluant la victoire du plus fort.

— Encore une, pensait Karelina, en regardant l'horloge.

Et Charlet revenait remplir son panier vide.

La bataille était rude. A quatre heures, les deux clans étaient à égalité. Cinq victoires à chacun. Il régnait là-haut une fièvre dont Charlet enthousiasme, apportait les échos. Les coqs de Gomar n'avaient pas encore battu à l'heure du dîner.

— Il est tranquille ? demanda Karelina.

— Il boit beaucoup de bière, dit Charlet.

— Il descendait, un moment après, annonça que le premier coq de Gomar avait battu », et perdit...

Karelina sortit sur le seuil, respira un moment l'air frais du dehors. Il y avait devant le cabaret cinq ou six couples qu'elle regardait vaguement. Elle pensait à ce qu'avait dit Charlet : « Il boit beaucoup ». Et l'inquiétude l'oppressait.

« Si on pouvait être demain », se disait-elle.

L'idée de passer avec une brute vive la gaucheté. Ainsi, jamais, jamais il ne changerait...

Une brusque montée de clameurs, sur sa tête, la fit tressaillir.

« Vas-y ! vas-y ! Il vient ! La patte cassée ! Hardi ! hardi ! Vingt francs sur Roulers ! »

Et de se dire que tous ces gens palpitent ainsi autour de l'agonie d'une bête, la soulève d'une nausée de dégoût. Elle regardait le chemin, sinuex et gris, paré de pierres rondes, qui grimpaient le court coteau, et plongeait de l'autre côté. Et elle se rappelait cette

— Il est tranquille ? demanda Karelina.

— Ca barde, dit Charlet qui redescendait, son panier de chopes vides au bras. Fait soif, là-haut.

De fait, un rumeur emplissait le grenier, à croire que le cabaret allait couler.

Karelina, sans répondre, remplissait le panier, rinçait les verres. Et Charlet, remonta. Elle avait peur de ces jeux. Toute cette violence l'effrayait. Elle préférait rester en bas, dans son comptoir, à écouter de loin le déroulement de la partie. Elle en connaissait les étapes, le silence avant la mise au parc, les cris brefs, les paris qui montent en tumulte, les jurons, de courts arrêts où l'émotion étrange tout le monde, de brusques surcharges de véhémence, et la clameur triomphante saluant la victoire du plus fort.

— Encore une, pensait Karelina, en regardant l'horloge.

Et Charlet revenait remplir son panier vide.

La bataille était rude. A quatre heures, les deux clans étaient à égalité. Cinq victoires à chacun. Il régnait là-haut une fièvre dont Charlet enthousiasme, apportait les échos. Les coqs de Gomar n'avaient pas encore battu à l'heure du dîner.

— Il est tranquille ? demanda Karelina.

— Il boit beaucoup de bière, dit Charlet.

— Il descendait, un moment après, annonça que le premier coq de Gomar avait battu », et perdit...

Karelina sortit sur le seuil, respira un moment l'air frais du dehors. Il y avait devant le cabaret cinq ou six couples qu'elle regardait vaguement. Elle pensait à ce qu'avait dit Charlet : « Il boit beaucoup ». Et l'inquiétude l'oppressait.

« Si on pouvait être demain », se disait-elle.

L'idée de passer avec une brute vive la gaucheté. Ainsi, jamais, jamais il ne changerait...

Une brusque montée de clameurs, sur sa tête, la fit tressaillir.

« Vas-y ! vas-y ! Il vient ! La patte cassée ! Hardi ! hardi ! Vingt francs sur Roulers ! »

Et de se dire que tous ces gens palpitent ainsi autour de l'agonie d'une bête, la soulève d'une nausée de dégoût. Elle regardait le chemin, sinuex et gris, paré de pierres rondes, qui grimpaient le court coteau, et plongeait de l'autre côté. Et elle se rappelait cette

(A suivre).

Le film « L'EMPREINTE DU DIEU » est distribué dans le Nord de la France par MM. BRUITTE ET DELEMAR - Lille.